

## **Suer à grosses gouttes d'huile de palme**

**En Malaisie, Aruslan Edris cultive des palmiers pour en vendre l'huile. Au milieu des cobras et des rats, il gagne tout juste de quoi vivre.**

Aruslan Edris n'a jamais vraiment quitté cette terre de mangrove où il est né il y a quelque quarante-six années, au nord de Bornéo, dans l'État de Sabah, en Malaisie. Les marais peuplés de macaques et d'oiseaux sont sa vraie demeure. Ses parents vivaient de pêche, et travaillaient parfois dans une plantation de caoutchouc. Son père chassait aussi le buffle, ces animaux d'apparence paisible aux longues cornes pointues. Une activité qu'il pratique à l'occasion, qui lui permet de gagner 50 ringgits (12 euros) par animal attrapé. « Les buffles ont tous un propriétaire, mais ils se promènent en liberté dans la mangrove. Quand il faut aller les chercher pour que leur propriétaire les vende, c'est compliqué : il faut les attraper avec des cordes, mais ils ont tendance à s'enfuir dans l'eau... C'est toute une technique », raconte-t-il fièrement, un soir, à la tombée de la nuit. Si courir après les buffles lui permet, parfois, de stabiliser ses revenus, il vit surtout de la vente des fruits des palmiers à huile qui entourent sa maison. Soit trois hectares d'arbres plantés sur des terres qu'il loue. Le terrain, saumâtre, n'est pas idéal pour la végétation. Pour lutter contre l'humidité trop abondante, Aruslan entretient des petits canaux entre les rangées d'arbres, et doit régulièrement couper des branches de palmiers ; elles tapissent le sol et le rendent un peu moins meuble, ce qui permet de circuler à pied dans la plantation. Les palmiers sont aspergés de pesticides deux fois par mois, et les fruits récoltés tous les mois. Chaussés de bottes et munis de perches pour faire tomber les fruits, les cueilleurs doivent aller vite : par 32 degrés Celsius en moyenne, les fruits se gâtent rapidement. Une fois tombés par terre, il faut les récupérer sans traîner, en faisant du bruit de préférence. « Il y a beaucoup de cobras par ici. Ils chassent les rats qui sont attirés par la récolte », explique Aruslan. Une fois les fruits ramassés, il faut les amener à la raffinerie locale, située à Beaufort, à quelque 20 km. Un trajet en bateau, puis en camion, qui se paie cher en essence. « En ce moment, la tonne d'huile tourne autour de 500 ringgits, c'est un bon prix. Mais le problème c'est que les rendements sont très variables d'un mois sur l'autre : je peux avoir 700 kg d'huile, comme je peux en avoir 2000, ça dépend beaucoup de la météo ». Aruslan n'a aucune assurance, et se sent très dépendant de la raffinerie, à qui il est forcé de vendre sa production au prix qu'elle lui impose, faute de pouvoir la conserver chez lui ne serait-ce que quelques jours.

### **Travailleurs clandestins**

La raffinerie, elle, s'assure des marges confortables : le prix de vente de l'huile de palme au marché de Kuala Lumpur, sur le continent, est de 1 100 ringgits par tonne. Soit le double du prix d'achat. Les revenus de la plantation d'Aruslan fluctuent de leur côté comme des montagnes russes, en fonction du rendement de ses palmiers, des cours de l'huile de palme, mais aussi de ceux du pétrole puisqu'il faut acheminer les fruits en bateau puis en camion. Malgré les conditions difficiles, Aruslan sait qu'il a de la chance. Car dans l'État de Sabah, premier producteur d'huile de palme de Malaisie, les ouvriers agricoles sont nettement moins bien lotis, surtout dans les coins les plus reculés. Les grandes plantations qui ne cessent de grignoter un peu plus de forêt tous les ans, ont besoin d'une main-d'œuvre nombreuse et pas chère pour la cueillette des fruits. Ils la trouvent surtout parmi des immigrants philippins et indonésiens, souvent clandestins, qui acceptent des salaires aussi bas que 250 ou 300 ringgits par mois. Au Nord, les Philippins arrivent par la mer. Des agents douteux organisent les transferts. « Pour venir travailler ici, je me suis endetté et j'ai payé six mois de salaire pour rembourser. Mais après dix-huit mois de travail dans la plantation, j'ai arrêté, c'était trop dur », assure Rizal qui travaille désormais sur un marché de Kota Kinabalu, au nord de Bornéo. Avec l'espoir de rentrer aux Philippines, muni de quelques économies.

**Aline Robert.**